

# New Europe College Yearbook 2010-2011



---

IONUȚ FLORIN BILIUȚĂ  
DUNYA DENIZ ÇAKIR  
ANA-MARIA GOILAV  
MARIANA GOINA  
SILVIU-RADIAN HARITON  
SUSAN MBULA KILONZO  
CRISTIAN NAE  
THEODOR-CRISTIAN POPESCU  
COSMIN GABRIEL RADU  
KONRAD SIEKIERSKI  
ANDREEA ȘTEFAN

---

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright – New Europe College  
ISSN 1584-0298

New Europe College  
Str. Plantelor 21  
023971 Bucharest  
Romania

[www.nec.ro](http://www.nec.ro); e-mail: [nec@nec.ro](mailto:nec@nec.ro)  
Tel. (+4) 021.307.99.10, Fax (+4) 021. 327.07.74



## ANDREEA ȘTEFAN

Née en 1983, à Bucarest

Doctorante, École Doctorale d'Études Littéraires et Culturelles,  
Faculté de Langues et Littératures Étrangères, Université de Bucarest  
Thèse de troisième cycle : *Flavius Arrien et la Seconde Sophistique.*  
*Étude de la vie intellectuelle des grecs sous le Haut Empire*

Bourse de recherche et formation postuniversitaire « Vasile Pârvan »,  
Académie Roumaine à Rome, Italie, avec le projet : *Épictète, Diatribes,*  
*traduction en roumain, commentaire* (2008 – 2010)

Participations à des colloques en Italie et Roumanie  
Nombreux articles scientifiques



# GRECS ET MACEDONIENS A L'EPOQUE IMPERIALE : LA STRATIFICATION DES SOURCES DANS *L'ANABASE D'ALEXANDRE*

Les narrations anciennes concernant le règne d'Alexandre le Grand sont toutes, sans aucune exception, beaucoup postérieures aux événements dont elles traitent. Par conséquent, l'un des aspects centraux de la recherche moderne concerne l'analyse des sources utilisées par les auteurs qui nous sont parvenus. Les efforts des chercheurs se sont concentrés notamment en deux directions d'étude. D'abord c'est l'approche, qu'on pourrait appeler positiviste, qui propose des reconstitutions des œuvres perdues à partir des références conservées dans des travaux postérieurs. Dans ce domaine, l'apport de Felix Jacoby<sup>1</sup>, reste le travail philologique de majeure importance<sup>2</sup>. Lionel Pearson<sup>3</sup>, Paul Pédech<sup>4</sup> et N. G. L. Hammond<sup>5</sup> ont apporté des contributions notables, déplaçant l'attention du côté philologique vers une valorisation plutôt historique des recherches.

Une autre démarche, qui jette une nouvelle lumière sur la décantation des voix successivement accumulées dans les ouvrages historiques et envisage l'interprétation des travaux conservés, est l'approche historiographique. Ce type de démarche<sup>6</sup>, de date plus récente, prête plus d'attention à l'intentionnalité de l'auteur, à ses préférences de langage, style et matériel narratif, à la façon de citation.

Le problème qui nous occupe dans la présente étude se rattache à une problématique à plus vaste portée concernant la stratification des sources dans les ouvrages des historiens d'Alexandre le Grand. Plus précisément, nous nous proposons d'investiguer les passages reflétant la perception différente du rapport Grecs – Macédoniens.

Avant de passer à la recherche des provenances que les mentions des Grecs et des Macédoniens puissent avoir, voyons d'abord comment

se présente ce rapport du point de vue historique, au cours des périodes classique, hellénistique et romaine. Suivant la dynamique des rencontres entre Grecs et Macédoniens, nous allons nous concentrer, dans les pages suivantes, sur les jeux d'identité – altérité, et, en particulier, sur la construction de l'ethnicité<sup>7</sup>. Il nous serait nécessaire d'établir si, au niveau du discours, on peut percevoir des changements dans la description du rapport Grecs – Macédoniens et, le cas échéant, identifier les éléments qui caractérisent chaque image.

### **1. Autour de l'identité grecque : Grecs et Macédoniens**

Si l'on choisi d'évaluer la perception des Grecs et des Macédoniens à partir des sources écrites, il est préférable de connaître d'abord les limites qu'une telle approche comporte. Pour commencer, il faut préciser que la majorité des témoignages sont en langue grecque, avec quelques notables exceptions en latin. De plus, ces textes soit reflètent les moments culminants des rapports entre les deux entités (l'ascension du pouvoir macédonien dans l'espace grec sous Philip et Alexandre), soit se sont conservés aléatoirement, par hasard, grâce au goût d'un tel auteur ou d'un tel autre pour des types particuliers d'histoires. Ils sont donc loin d'offrir un *corpus* approprié à mener une pareille enquête. Mais, toutes les précautions prises, la situation n'est pas assez sombre. Si on conclut à partir de cette constatation qu'on a à disposition seulement l'aveu d'une des parties concernées (les Grecs), et les opinions tardives d'une tierce partie (les Romains), on ne serait que partiellement sur le juste. En effet, si on regarde de plus proche le problème<sup>8</sup>, on constate que, parsemées parmi les auteurs grecs, on retrouve, toujours en grec, des voix macédoniennes. Et, bien que la majorité de ces ouvrages soit disponible maintenant seulement en fragments, on doit supposer que parties de leurs messages ont été perpétuées par les sources conservées. En ce qui concerne l'usage du grec, la Macédoine, comme d'ailleurs autres peuples périphériques, dès qu'il y a eu le besoin d'archives écrites, a employé à ce propos la langue culturellement la plus influente. Quant à la situation fragmentaire et non nécessairement représentative des témoignages, nous devons nous résigner, comme d'ailleurs dans le cas de la plus grande partie des recherches concernant l'antiquité, à viser des conclusions partielles.

Les contacts entre Grecs et Macédoniens commencent à être plus abondamment documentés dans les sources littéraires à partir de la période

classique. Le tournant coïncide avec les guerres médiques qui, d'ailleurs, marquent le moment crucial<sup>9</sup> dans l'élaboration de l'identité grecque. Et on a au moins deux motifs de retenir cet intervalle comme le moment crucial. D'abord, car cette identité grecque, qui auparavant était définie de manière *agressive*<sup>10</sup>, strictement autour de l'ascendance commune, commence à se diversifier, en multipliant les critères. Et nous retrouvons la plus claire expression de cette vision élargie chez Hérodote<sup>11</sup>. Dans sa définition<sup>12</sup> de *to hellenikon*, de la grécité, l'historien grec ajoute au critère ethnique, la communauté de langue, coutumes et rites religieux. Le second aspect à remarquer est la constante consolidation de l'idée de grécité par voie d'une systématique confrontation avec les autres, les non-Grecs, *hoi barbaroi*. Les deux prémisses sont interdépendantes. Étendre les critères d'identification du plan ethnique vers le plan culturel fait place à la comparaison. D'autre part, la confrontation militaire avec l'autre, différent par la langue et par bonne partie des manifestations culturelles, impose une perspective nouvelle sur ce qui devrait premièrement caractériser le soi. Grec devient tout ce qui n'est pas perse. Les Grecs ne sont plus les descendants d'Hellen, ou pas seulement, mais ils sont Grecs aussi tous ceux qui sont capables d'une compréhension mutuelle en parlant chacun son parler local, ceux qui vivent en *poleis*, sous la souveraineté de la loi, qui se réunissent pour célébrer en commun des fêtes, qui vénèrent les mêmes dieux principaux, partagent des rites religieux etc. La souveraineté arbitraire d'un roi, que les Grecs appelaient d'ailleurs tyrannie, le parler incompréhensible, le faste et l'opulence<sup>13</sup>, l'incapacité de se gouverner eux-mêmes, tout cela est réservé à l'autre, et, en premiers, aux Perses.

On vient de remarquer que la fréquence des sources grecques sur les Macédoniens augmente précisément au temps des guerres médiques. Cette coïncidence, ou, si l'on veut mieux, cette synchronie, peut avoir laissé des traces dans la perception des Macédoniens. Pour investiguer le problème nous avons choisi parmi les témoignages du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. les voix d'Hérodote et de Thucydide. La sélection se justifie par la prémisse qu'on a à faire à des personnalités influentes et, à la fois, représentatives pour leur époque. En plus, le caractère intégral des ouvrages facilite l'interprétation.

Hérodote, on l'a dit<sup>14</sup>, nous a transmis sa réflexion sur ce qui veut dire être Grec. Ses *Histoires*, qui narrent des contacts entre Grecs et barbares, semblent offrir le terrain idéal pour une enquête anthropologique. De surcroît, il touche, on va le voir toute de suite, au problème des Macédoniens. A première vue, on dirait que son témoignage peut trancher de manière assez claire le problème. Il y a une définition de

l'identité grecque, des réflexions explicites sur celle macédonienne, et le tout se retrouve dans un ouvrage censé d'être particulièrement attentif aux particularités ethniques. Mais, même si elle est très séduisante, l'interprétation des *Histoires* comme un travail de proto-ethnographie doit être définitivement écartée. Un nombre d'études<sup>15</sup> montre qu'Hérodote, dans ses descriptions ethnographiques, ne prête guerre plus d'attention, il n'est pas plus précis, ni plus préoccupé par des réalités étrangères, qu'un touriste de nos jours. Par contre, ses narrations sont sujettes à la rhétorique et profondément transformées, inconsciemment ou de manière volontaire, par sa propre expérience de vie<sup>16</sup>.

Dans les *Histoires*, les références à l'ethnicité des Macédoniens peuvent être classées selon deux critères. D'abord, du point de vue du style, les occurrences se trouvant dans la partie narrative, exprimées par la voix de l'auteur, on va les appeler des occurrences narratives. Les références se trouvant dans des discours seront nommées références rhétoriques. Si l'on considère le contenu<sup>17</sup>, les renvois tombent dans trois catégories : ils réclament la grécité de la famille royale, du peuple dans son entier, ou ils affirment l'appartenance à l'hellénisme des Macédoniens grâce à l'ascendance commune avec les Lacédémoniens. Tous ces points doivent être pris en considération dans l'investigation de la perception qu'Hérodote avait des Macédoniens et de l'ethnicité en général.

Hérodote affirme, sans se jamais contredire, la grécité de la famille royale<sup>18</sup>. Les références à l'identité grecque des sujets sont, par contre, plus ambiguës. Je n'ai trouvé aucune déclaration qui range explicitement les Macédoniens parmi les barbares, et, malheureusement, le contraire n'est lui non plus valable : Hérodote ne soutient nulle part que les Macédoniens soient Grecs. Voyons donc ce que l'investigation des témoignages peut dire sur le rapport famille régnante – peuple gouverné.

En premier lieu, il faut noter que l'affirmation de la grécité de la famille royale se fait de manière indépendante des démarches utilisées pour les Macédoniens. Hérodote en son nom propre défend cette affiliation : αὐτός τε οὕτω τυγχάνω ἐπιστάμενος καὶ δὴ καὶ ἐν τοῖσι ὄπισθε λόγοισι ἀποδέξω ὡς εἰσὶ Ἕλληνας<sup>19</sup>. L'affirmation est forte, marquée par l'emploi du pronom réfléchi et des verbes à la première personne de l'indicatif présent et futur. Dans deux autres instances<sup>20</sup>, le flux narratif contient l'information 'neutre', faite par la voix de l'auteur-narrateur, selon laquelle le roi Alexandre, fils d'Amyntas, est Grec ; la seconde occurrence (8. 137-139), sur laquelle on reviendra<sup>21</sup>, donne la généalogie de la famille. Finalement, Hérodote fait Alexandre I lui-même réclamer l'appartenance

au monde grec dans son discours prononcé devant les généraux des Athéniens, discours qui précède le début de la seconde guerre médique : γὰρ Ἕλληνας γένος εἰμὶ τῶρχαῖον καὶ ἀντ' ἐλευθέρης δεδουλωμένην οὐκ ἂν ἐθέλοιμι ὄρᾶν τὴν Ἑλλάδα...<sup>22</sup> Si l'on peut se méfier de la validité d'une affirmation contenue dans un matériel rhétorique, dans notre cas un discours, les autres témoignages semblent exprimer de manière ferme sinon les convictions de l'auteur, au moins sa position à l'égard de l'appartenance ethnique des rois de la Macédoine.

Dans le cas des Macédoniens, Hérodote est beaucoup plus réservé en leurs reconnaissant l'appartenance ethnique au monde grec. On l'a déjà dit, des affirmations explicites concernant leur rapport ethnique avec les Grecs manquent. En leur absence, il nous reste les remarques implicites. D'abord, on peut noter que l'affirmation de la grécité des dynastes de la Macédoine se fait d'une certaine manière aux dépenses de leurs sujets. Prenons par exemple l'énoncé suivant : ἀνὴρ Ἕλληνας Μακεδόνων ὑπαρχος<sup>23</sup>. La syntaxe de la phrase crée une opposition entre les deux ethnonymes. Le fait de souligner la grécité du prince place à l'extérieur, exclue de la sphère du premier, l'autre ethnonyme. Par ce choix syntactique, les Macédoniens sont situés en dehors de la grécité. En procédant de la même manière, ailleurs<sup>24</sup>, Hérodote semble compter les Macédoniens parmi les Grecs : dans la description de l'expédition de Darius I à l'ouest, visant, entre autres, les villes grecques, on retrouve les Macédoniens comptés parmi les Grecs échus sous la dominance perse. Le second cas retenu (7. 9) est très similaire. On a une affirmation générale visant les Grecs, suivie d'une énumération où la Macédoine et la ville d'Athènes sont coordonnées. Les deux toponymes, correspondant aux deux respectifs peuples<sup>25</sup>, se retrouvent à la même place en rapport avec *tous andras toutous*, qui indique de manière générique les Grecs : ἐπειρήθησαν δὲ καὶ αὐτὸς ἤδη ἐπελαύνων ἐπὶ τοὺς ἄνδρας τούτους ὑπὸ πατρὸς τοῦ σοῦ κελευσθεῖς, καὶ μοι μέχρι Μακεδονίης ἐλάσαντι καὶ ὀλίγον ἀπολιπόντι ἐς αὐτὰς Ἀθήνας...<sup>26</sup>. Les deux passages sont tirés de types d'énonciations différentes, le premier faisant partie de la description narrative, l'autre d'un discours. Il faut souligner qu'Hérodote ne semble pas intéressé par l'utilisation de manière rhétorique de l'aspect ethnique, au moins en ce qui concerne les Macédoniens. Les affirmations<sup>27</sup> les plus concluantes concernant la grécité des Macédoniens les rangent, à côté des Doriens, comme descendants des *Makednoi*<sup>28</sup>. Or, l'origine commune avec les Doriens garantit aux Macédoniens l'appartenance au monde grec. Cette fois-ci, il faut observer que les dynastes et leur peuple

emploient des voies divergentes pour se légitimer. Si la famille régnante réclame une ascendance argienne<sup>29</sup>, les Macédoniens résulteraient Grecs grâce à leur parenté avec les Doriens.

Un bref examen de la perception des Macédoniens et de leurs rois chez Hérodote montre qu'il y a une absolue prévalence du critère ethnique dans l'attribution de l'ethnicité. C'est pourquoi il n'est pas dépourvu d'intérêt de revenir sur la définition en quatre points de *to hellenikon* du livre 8, paragraphe 144. Le passage provient d'un contexte fortement rhétorique qui reproduit les discours livrés à Athènes au lendemain de la seconde guerre médique, discours occasionné par la nécessité de former une alliance entre Grecs. En effet, la définition est assignée à l'orateur athénien et répond au besoin de convaincre les Lacédémoniens de l'engagement ferme d'Athènes de la part des valeurs helléniques. Mais, évaluer la relevance réelle que cette affirmation avait pour Hérodote, c'est une autre affaire. Seulement quelques paragraphes plus en arrière, au 8. 137-139, Hérodote s'est limité à livrer uniquement la généalogie du roi Alexandre I de Macédoine comme seule et suffisante preuve de sa grécité. Il n'a pas touché aux considérations de langue, institutions, coutumes ou religion. En plus, cette succincte généalogie sert d'introduction au discours que le roi prononce devant la même réunion. Toute remarquable qu'elle soit, la définition d'Hérodote doit être considérée avec prudence<sup>30</sup>. Elle semble appartenir plutôt au langage marqué de la rhétorique, qu'à la conception réelle de l'auteur.

A la lumière des passages analysés on peut dire qu'Hérodote et, avec lui, probablement aussi une partie de ses contemporaines, se rapportaient de manière ambiguë<sup>31</sup> aux Macédoniens. Il affirme explicitement la grécité des rois de Macédoine. En ce cas, il se fait porteur, de bonne ou de mauvaise foi, de la propagande royale<sup>32</sup>. De toute façon, cette prétention était une matière controversée pour les Grecs<sup>33</sup>. En ce qui concerne les Macédoniens, Hérodote ne semble pas les considérer des Grecs à plein titre. Il préfère reléguer dans le passé la parenté des Grecs avec ce peuple périphérique, différent mais pas complètement étranger.

Thucydide semble témoigner de la même ambiguïté vis-à-vis la grécité des Macédoniens. Lui aussi, il reconnaît l'origine argienne de la famille régnante<sup>34</sup> et, implicitement, leur statut de Grecs. Ses affirmations deviennent interprétables quant elles concernent les Macédoniens. Il opère une première distinction en opposant les rois Macédoniens, d'origine grecque, au peuple quelques lignes plus en bas<sup>35</sup>. Ailleurs<sup>36</sup>, il semble se livrer à une scission tripartite. Il classe séparément les Grecs, les

barbares et, en troisième lieu, il place les Macédoniens. Une hypothèse qui pourrait expliquer ce statut ni grec, ni barbare des Macédoniens, au moins pour cette situation, est que les Macédoniens sont mis à part à cause de la grécité reconnue de leur prince. En effet, c'est Perdikkas lui-même qui dirige les troupes de la Macédoine et qui, en cette qualité, ouvre la phrase présentant ses forces. Les Macédoniens sont rangés à côtés des Chalcidiens, des Grecs, sans aucune distinction supplémentaire. Ce qui est intéressant à noter est que, dans la partie suivante<sup>37</sup>, le contexte changeant légèrement (on n'associe plus directement Perdikkas à ses sujets) on retrouve les Macédoniens à côtés du terme *hoi barbaroi*, de la même façon que, quelques lignes plus en avant, ils étaient joints au Grecs Chalcidiens. Un passage rhétorique, inséré dans le discours que le Péloponnésien Brasidas adresse à ses soldats confrontés avec la défection de leurs alliés, les Macédoniens, contient, par contre, une affirmation explicite : ... βαρβάρους δὲ οὐς νῦν ἀπειρία δέδιτε μαθεῖν χρή, ἐξ ὧν τε προηγώνισθε τοῖς Μακεδόσιν αὐτῶν καὶ ἀφ' ὧν ἐγὼ εἰκάζω τε καὶ ἄλλων ἀκοῆ ἐπίσταμαι οὐ δεινούς ἔσομένους<sup>38</sup>. Les Macédoniens sont considérés barbares. Vu que cette affirmation est la seule à rejeter explicitement la grécité des Macédoniens, et qu'elle répond évidemment à des exigences persuasives, on ne peut pas la considérer concluante.

S'il faut évaluer la position de Thucydide concernant l'appartenance des Macédoniens au monde grec, celle-ci serait : Thucydide crédite la revendication de la part des dynastes macédoniens de l'origine grecque. En ce qui concerne les Macédoniens eux-mêmes, il est plutôt réservé. On dirait qu'il préfère placer les Macédoniens dans une opposition tripartite, Grecs – Macédoniens – barbares. Sa position trahit la même ambiguïté qu'on retrouve chez Hérodote.

A partir des témoignages qu'Hérodote et Thucydide ont laissés sur l'ethnicité des Macédoniens, nous pouvons nous hasarder à tirer les suivantes conclusions. Les Grecs du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. fondaient leurs idées courantes sur l'appartenance à la grécité premièrement sur des considérations de filiation. Pour être reconnu comme Grec, il fallait présenter premièrement une généalogie grecque, réelle ou contrefaite. Dans ce tableau, qui figurait au centre le critère ethnique, les Macédoniens occupaient une position ambiguë<sup>39</sup>. Partiellement acculturés par la proximité avec les Grecs, ils présentaient aux yeux de ceux derniers les traces d'une ancienne parenté<sup>40</sup>. Par contre, leurs rois, qui s'étaient forgés une origine distincte et grecque, avaient plus de chances d'être reconnus comme tels.

La perception des Macédoniens par les Grecs se présente de manière assez différente au IV<sup>e</sup> siècle. Pour commencer, leur place dans la politique extérieure des villes grecques du bassin égéen s'était transformée du pouvoir local qui contribuait à maintenir l'équilibre au Nord (ce qui était la Macédoine au temps d'Alexandre I et de Perdikkas) en pouvoir hégémonique exercé sur la Grèce entière au temps de Philippe II et, finalement, en domination 'universelle' sous Alexandre III. Autrement dit, si au V<sup>e</sup> siècle c'était surtout les politiciens et les historiens à se soucier des Macédoniens et donc, ils considéraient nécessaire de les juger en relation avec la grécité, vers la moitié du siècle successif l'intérêt des Grecs envers leur voisin nordique se généralise. A Athènes, et probablement ailleurs aussi, leur nom était au centre du débat politique.

Un autre élément qui intervient et contribue à modifier la perception des Macédoniens par les Grecs est un changement dans la pratique de ce qui veut dire être Grec. Si au temps d'Hérodote et Thucydide on jugeait la grécité d'après l'origine, l'enquête auprès des orateurs grecs d'Athènes du IV<sup>e</sup> siècle montre que l'importance accordée à la parenté s'est notablement réduite. Suzanne Said, dans une incitante étude<sup>41</sup> portant sur les orateurs du IV<sup>e</sup> siècle, attire l'attention sur le fait que l'emploi des termes nommant les principales tribus grecques, comme Ioniens, Doriens etc., ou de *phulon* « tribu, race » et ses dérivés est dérisoire dans les ouvrages de ceux derniers<sup>42</sup>. Si l'on rappelle que cette sphère lexicale était très bien représentée chez Hérodote et Thucydide, on doit constater ici aussi les traces d'un changement de perception. Par contre, ce qui semble préoccuper les orateurs est l'aspect culturel. On est maintenant proches du sens de la définition visant l'aspect culturel qu'Hérodote donne à *to hellenikon*, la grécité. Isocrate s'occupe de l'aspect linguistique et une fois le considère critère suffisant pour conserver l'appellation de Grecs, même en opposition avec la 'barbarisations' des meures<sup>43</sup>. Isocrate et Démosthène<sup>44</sup> aussi parlent de l'importance des sanctuaires et des jeux communs pour les Grecs et du fait qu'ils doivent demeurer exclusivement réservés à eux. L'*ethos*, le caractère grec, et le *bios*, le train de vie, comptent aussi parmi les traits distinctifs des Grecs chez les orateurs attiques<sup>45</sup>.

Les deux aspects, d'une côté la transformation de la Macédoine du pouvoir local en facteur décisif, voir dominant, dans les affaires des villes grecques, de l'autre le raffinement des réflexions sur l'identité grecque, ont imposé la clarification de l'ancienne ambiguïté vis-à-vis les Macédoniens. Effectivement, la perpétuation de l'ancien statut ne semble plus possible dans le contexte politique et culturel de la Grèce de la moitié du IV<sup>e</sup>

siècle<sup>46</sup>. Les Macédoniens ne correspondent plus à la nouvelle grille selon laquelle se juge la grecité. Une lointaine et ancienne parenté avec les Grecs ne suffit plus à les inclure dans le monde hellénique. De surcroît, sur le plan politique, ils sont le plus souvent perçus comme des adversaires potentiels. Il semble quand même que l'effort de l'élite macédonienne et, notamment celui de la famille royale de se voir acceptées comme Grecs n'a pas diminué. Philippe II affirme son appartenance à la grecité, en scandalisant Démosthène, quant il organise les jeux pythiques, des événements panhelléniques réservés aux Grecs seulement<sup>47</sup>. Isocrate l'appelle descendant d'Héraclès<sup>48</sup> en lui reconnaissant la généalogie argienne. De plus, l'orateur sépare, c'est vrai, les Grecs des Macédoniens, mais également il semble séparer ceux-ci des barbares : Φημί γὰρ χρῆναί σε τοὺς μὲν Ἑλληνας εὐεργετεῖν, Μακεδόνων δὲ βασιλεύειν, τῶν δὲ βαρβάρων ὡς πλείστων ἄρχειν<sup>49</sup>. Mais les contestations, elles aussi deviennent plus virulentes. Pour Démosthène, Philippe et ses sujets ne sont que des barbares. Du point de vue ethnique, Philippe est un *allophulos*<sup>50</sup>, de race différente. Dans son troisième discours contre Philippe, Démosthène se fait encore plus explicite. En liant l'origine à l'héritage culturel, il jette en dehors de la Grèce, du point de vue culturel aussi, les Macédoniens en bloc, dynastes compris :

εἰ δέ γε δοῦλος ἢ ὑποβολιμαῖος τὰ μὴ προσήκοντ' ἀπόλλυε καὶ ἐλυμαίετο, Ἡράκλεις ὅσω μᾶλλον δεινὸν καὶ ὀργῆς ἄξιον πάντες ἂν ἔφησαν εἶναι. ἀλλ' οὐχ ὑπὲρ Φιλίππου καὶ ὧν ἐκεῖνος πράττει νῦν, οὐχ οὕτως ἔχουσιν, οὐ μόνον οὐχ Ἑλληνοσ ὄντος οὐδὲ προσήκοντος οὐδὲν τοῖς Ἑλλησιν, ἀλλ' οὐδὲ βαρβάρου ἐντεῦθεν ὅθεν καλὸν εἰπεῖν, ἀλλ' ὀλέθρου Μακεδόνος, ὅθεν οὐδ' ἀνδράποδον σπουδαῖον οὐδὲν ἦν πρότερον πρῖσθαι<sup>51</sup>.

Pour le IV<sup>e</sup> siècle, les plus riches témoignages sur la perception des Macédoniens, on l'a vu, sont les travaux rhétoriques. En conséquence, il est très difficile de discerner entre enjeu politique, persuasion rhétorique et opinions réelles des auteurs. On a accès seulement à ce qui s'offrait en quantité aux oreilles des Athéniens et, peut-être, d'autres Grecs. On ne sait ni même, et on ne le saura probablement jamais, comment ce tas de discours modelait la pensée et l'agir des Grecs. De côté des Macédoniens, on peut s'hasarder à formuler des hypothèses sur les intentions de leurs dynastes. Il est probablement vrai, par exemple, que Philippe, continuant la politique de ses ancêtres, essayait d'assumer une identité grecque. Mais,

il n'est pas moins crédible qu'Isocrate, à la fois son admirateur et l'un des plus connus promoteurs du panhellénisme, le voulait Grec. On ne sait rien sur ce que les Macédoniens eux-mêmes voulaient ou pensaient. On ne sait non plus si Philippe essayait de faire passer ses sujets pour des Grecs ou s'il gardait à cet égard la position traditionnelle de la dynastie des Argéades, de laquelle il faisait partie, c'est-à-dire, de poursuivre ses fins sans se soucier d'eux. Dès témoignages à notre disposition, il paraît que Philippe n'a pas tenté de joindre les Macédoniens à sa quête de la grécité. Les deux voies, des rois et du peuple, dont on a déjà remarqué<sup>52</sup> l'existence au V<sup>e</sup> siècle, semblent se maintenir distinctes l'une de l'autre.

Voyons maintenant ce qu'il est arrivé à l'ancienne ambiguïté concernant la grécité des Macédoniens. Elle semble avoir cédé place à une séparation nette du type : Grecs /barbares (Macédoniens). C'est ce que disent explicitement Démosthène et implicitement Isocrate. Sa distinction tripartite (*A Philippe*, 154) cache mal l'opposition binaire de Démosthène. On voit là la manifestation du bon sens d'Isocrate qui ne peut pas traiter de barbares les sujets du personnage la bienveillance duquel il essaie de capter.

Synthétisant, sur l'ethnicité des Macédoniens au cours de la période classique on a dans les sources grecques, les seules disponibles, une perception complexe. Au V<sup>e</sup> siècle ils semblent manifester l'équivoque comportée par leur position géographiquement périphérique. Aux yeux des Grecs qui s'en occupent, ils ne sont ni Grecs, ni barbares, mais plutôt un ancien mélange de Grecs et barbares. La similitude du cas avec d'autres populations voisines des Grecs, trahit soit leur intention de se faire assimiler par les Grecs, soit le souhait de ceux derniers de reconnaître dans les peuplades proches spatialement, des êtres proches aussi par ascendance<sup>53</sup>, soit les deux. Au même temps, les dynastes macédoniens se forgent une généalogie grecque et l'imposent avec succès aux Grecs. La moitié du IV<sup>e</sup> siècle apporte des changements qui aboutissent à l'expulsion en bloc, roi et sujets, du monde hellénique. Celle-ci est la situation à l'avènement d'Alexandre III au trône de la Macédoine.

Pour le règne d'Alexandre le Grand, à part Démosthène et le milieu rhétorique d'Athènes, qu'on vient d'examiner, les témoignages qui auraient pu clarifier la perception ethnique des Macédoniens, ne se sont pas conservés. Il s'agit ici notamment des histoires d'Alexandre et, c'est précisément le but de cette étude d'investiguer comment la perception des Macédoniens peut contribuer au déchiffrement du trajet que ces ouvrages ont suivi avant d'entrer à faire part des histoires connues aujourd'hui

de son règne. Voyons donc ce qu'on peut dire sur la perception des Macédoniens en époque, tout en laissant de côté, pour le moment, les historiens d'Alexandre.

D'abord, les villes grecques se retrouvèrent vite dans une situation similaire à celle du temps de Philippe II. Car Alexandre rétablit avec promptitude l'hégémonie macédonienne sur la Ligue de Corinthe. Rien de plus naturel donc que les Grecs soient assez désireux de se distancer de leurs oppresseurs. D'autre part, Alexandre présenta, dès le début, son expédition contre l'Empire Persan comme une sorte de 'croisade' avant la lettre destinée à venger les Grecs. Ce soin de sa part lui dut apporter l'adhésion d'une partie de l'opinion publique grecque, au moins ceux qui s'étaient opposés aux promoteurs de la résistance contre Philippe. On peut aussi imaginer que les Macédoniens, vainqueurs et déjà exclus du monde grec, souhaiteraient se détacher, à leur tour, des Grecs vaincus, et affirmer leur propre identité. Voilà comment semble se présenter le climat dans lequel furent écrites les histoires des contemporains d'Alexandre : ambiguë quand il concerne le niveau de la propagande, et plutôt favorable à une fusion des Grecs et des Macédoniens ; défavorable aux Macédoniens s'il reflétait le milieu athénien et, probablement, les sentiments d'une bonne partie des Grecs ; fièrement macédonien et hostile envers les Grecs, s'il était porteur des voix de ceux derniers. On se retrouve bien dans l'affirmation de Michele Faraguna : *the encounter between Alexander (and, before him, his father Philip II) and the Greek world can best be understood as the clash between two alien political traditions*<sup>54</sup>. Et, effectivement, en ce qui concerne la perception ethnique, l'idée d'opposition brutale, de collision entre deux groupes hostiles, avec des perceptions de soi très différentes, a été démontrée de manière exhaustive pour le règne d'Alexandre et l'intervalle immédiatement successive, par Eugene N. Borza<sup>55</sup>.

La période hellénistique, dominée par les royaumes fondés par les généraux d'Alexandre, et caractérisée par une fusion partiellement naturelle, partiellement contrôlée<sup>56</sup> des deux groupes ethniques en Orient, et d'une conservation – au moins au niveau du discours – de l'ancienne séparation en Grèce<sup>57</sup>, est censée d'assister à une transformation dans la perception des Macédoniens. La source la plus ancienne conservée regardant ce sujet – après les orateurs attiques, bien entendu – est Polybe. Le saut de plus d'un siècle, de la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dans la succession des témoignages est principalement du à la très précaire transmission des ouvrages datant des trois derniers siècles précédant l'ère chrétienne<sup>58</sup>.

Sulochana R. Asirvatham remarque que : *Polybius' evaluation of the Macedonians is not about ethnic, cultural, or political 'Greeknness' per se, but about a more intimate political 'genealogy' that links the Antigonids to a now-appreciated Argead past*<sup>59</sup>. Et, effectivement, le problème de la grécité des Macédoniens n'est plus d'actualité. Ce qui peut intéresser Polybe, dans son *Histoire*, où il présente la seconde et la troisième des guerres macédoniennes – des événements contemporains, comme conseillait et avait fait lui-même, Thucydide – à propos des Macédoniens, c'est précisément de récupérer leur individualité des temps glorieux de Philippe II et Alexandre III, pour en faire des dignes adversaires au profit des Romains. Car il oppose avec légèreté, comme s'il avait parlé des Grecs, les Macédoniens, par le toponyme la Macédoine, aux barbares :

Φίλιππος δὲ παραχειμάζων ἐν Μακεδονίᾳ κατέγραφε τὰς δυνάμεις πρὸς τὴν μέλλουσαν χρεῖαν ἐπιμελῶς, ἅμα δὲ τούτοις ἠσφαλίζετο τὰ πρὸς τοὺς ὑπερκειμένους τῆς Μακεδονίας βαρβάρους<sup>60</sup>.

Le passage reconnaît implicitement, sans aucune marque supplémentaire, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle, la grécité des Macédoniens, roi et peuple. C'est précisément grâce à cette valeur de fait généralement accepté que le témoignage de Polybe peut être admis comme preuve concluante pour la perception des Macédoniens au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Pour l'auteur et ses lecteurs, les Macédoniens de leurs jours, même s'ils portaient un nom différent et, plus important, même s'ils héritaient d'un passé connu de confrontations avec les Grecs, appartenaient désormais au monde grec.

Diodore de Sicile, actif dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., est le dernier auteur appartenant à la période hellénistique qu'on analyse ici. Son cas est particulier car, avec Diodore, on arrive à la première narration complète du règne d'Alexandre le Grand : le dix-septième livre de son *Bibliothèque Historique*. Parmi les historiens d'Alexandre, Diodore fait partie des *auteurs de la vulgate*, sources tertiaires qui, supposément, ont utilisé l'historien hellénistique perdu Clitharque comme source principale. Les autres auteurs de la *vulgate* sont Quintus Curtius, auteur de langue latine qui a écrit à un moment inconnu, du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> siècles ap. J.-C., et Iustinus, qui a épitomé, probablement au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., l'œuvre perdue de Trogue Pompée, historien du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. écrivant en latin.

En ce qui concerne la perception des Macédoniens dans la période hellénistique, le témoignage de Diodore est difficile à gérer. Ses informations sur les Macédoniens sont empruntées à d'autres auteurs,

donc il est possible que l'attitude vis-à-vis les Macédoniens soit, elle aussi, empruntée. Ceci étant dit, on passe à un bref examen des instances textuelles qui font mention des Macédoniens. Dans l'œuvre de Diodore on ne retrouve aucune opposition Grec – Macédonien<sup>61</sup>. Les Macédoniens ne sont non plus liés explicitement aux barbares bien que leur mode d'agir puisse rappeler parfois le comportement des barbares, comme dans la description du pillage de Persépolis<sup>62</sup>. Quand même, Diodore ne confonde jamais les Macédoniens avec les diverses groups de grecs. Il n'emploie pas des formulations du type *hoi Makedones te kai alloi Hellenes* « Les Macédoniens et les autres Grecs ». Par contre, une énonciation comme *hoi Athenaioi te kai alloi Hellenes* n'est pas rare<sup>63</sup>, fait qui enrichit de signification l'absence du premier syntagme. Les Macédoniens apparaissent dans des formules en coordination, similaires aux deux énoncées, ayant comme 'partenaires' exclusivement le terme générique *hoi Hellenes*, les Grecs<sup>64</sup>. Des occurrences examinées, il ne résulte pas que les Macédoniens étaient perçus comme des barbares. Cependant, on peut affirmer que Diodore (ou ses sources) était attentif à ne pas confondre les Macédoniens et les Grecs. L'attitude n'est pas fondamentalement différente de celle qu'on a vue chez Polybe<sup>65</sup>. Les Macédoniens ne sont plus ressentis des barbares et cela à notre avis caractérise de manière distinctive la période hellénistique.

Le mouvement culturel connu aux spécialistes de civilisation grecque sous le nom de *seconde sophistique* paraît avoir eu la plus notable influence sur les Grecs de l'Empire. Ses promoteurs ont développé les plus intéressantes idées sur la *paideia* grecque et sur la grécité. Le concept, *seconde sophistique*, a été défini et introduit dans le circuit scientifique par G. W. Bowersock<sup>66</sup> en 1969 et, successivement, il a été repris et raffiné par d'autres spécialistes<sup>67</sup>. Sur la seconde sophistique et ses réflexions sur l'identité grecque ont travaillé récemment Suzanne Said<sup>68</sup> – qui a examiné les cas de Dion Chrysostome et d'Aelius Aristide, Sulochana Asirvatham<sup>69</sup> – qui s'est occupée de l'image des Macédoniens dans la seconde sophistique, Simon Swain<sup>70</sup> – qui a étudié précisément le contenu du terme *to hellenikon* sous l'Empire, le facteur linguistique, les phénomènes qui ont fait nécessaire le fait de repenser l'identité grecque autour de la *paideia*.

La seconde sophistique emprunte son nom de l'ouvrage de Philostrate, sophiste grec du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., « Les vies des sophistes », *Bioi Sophistôn*, et recouvre un intervalle temporel qui va de la moitié du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Cette dénomination recouvre une

multitude d'éléments culturels dont l'archaïsme, qu'en linguistique est connu comme atticisme, était la caractéristique dominante. Il conditionnait le choix des thèmes littéraires, des discours, des matières et des auteurs enseignés aux écoles, la conception du passé<sup>71</sup> etc.

L'image des Macédoniens ressurgit dans le contexte de la seconde sophistique associée à celle d'Alexandre. A la seconde sophistique appartient deux des plus appréciés historiens d'Alexandre : Arrien et Plutarque. D'Arrien nous nous occuperons dans la section suivante.

Nous allons brièvement esquisser maintenant la situation des Macédoniens dans l'ambiance rhétorique de la seconde sophistique. Pour commencer, l'ancienne opposition Grecs – barbares, qu'on a vu s'affaiblir au cours de la période hellénistique, s'est complètement érodée. Réduite à *topos*<sup>72</sup>, elle perd sa place dans la définition de la grécité. L'enjeu politique de la grécité, la liberté, est un sujet soigneusement évité<sup>73</sup>. Aelius Aristide et Dion Chrysostome semblent d'accord à considérer la *paideia*, le bon commandement du déjà ancien grec attique, des repères dans l'identification comme Grec<sup>74</sup>. Dans les discours épидictiques de Plutarque, Asirvatham<sup>75</sup> constate l'immixtion du concept roman de *romanitas*, dans l'articulation de la signification de *to hellenikon*. Si l'on emploie l'opposition Grecs – barbares, celle-ci est devenue tripartite : Grecs – Romains – Barbares<sup>76</sup>. On reconnaît bien ici le schéma d'Isocrate : Grecs – Macédoniens – barbares. Et c'est sous l'Empire qu'on arrive à confondre Grecs et Macédoniens<sup>77</sup>.

Finalement, la perception des Macédoniens au cours des siècles s'est notablement modifiée. De l'ambiguïté des premiers témoignages du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à la séparation nette des Grecs et à l'assimilation aux barbares du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Au cours des périodes hellénistique et impériale, sur le fond de l'effacement total des marques de la différence entre Grecs et Macédoniens, les auteurs ne ressentent plus le besoin de se rapporter aux Macédoniens autrement qu'aux Grecs. Mais on se garde bien de les confondre de manière explicite en employant un ethnonyme à la place de l'autre. L'histoire et la mémoire semblent demander ce petit tribut.

Voyons maintenant ce qui peut dire cette chronologie des changements dans le rapport Grecs – Macédoniens sur l'historien d'époque romaine Arrien de Nicomédie et sur sa manière d'utiliser les sources.

## 2. Grecs et Macédoniens dans *l'Anabase d'Alexandre*

Dès la première contribution de P. A. Brunt au problème de la perception des Macédoniens dans *l'Anabase d'Alexandre*, cette direction d'études a attirée l'attention des chercheurs les plus influents de l'époque d'Alexandre. Badian, Borza<sup>78</sup>, Bosworth<sup>79</sup> s'en sont successivement occupés rejoignant des conclusions incitantes, portant surtout sur l'analyse du texte. Récemment, le problème a été repris dans le contexte de la seconde sophistique<sup>80</sup>. Mais, avec des nuances, les opinions semblent rester cantonnées dans les conclusions de P. A. Brunt :

Hence they [the Greeks] did not see that the Macedonians were of the same stock as themselves [...] in Alexander's time they [the Macedonians] perhaps did not wish to be so regarded, for Arrian, following his main sources, who were Macedonians by birth (Ptolemy) or adoption (Aristobulus and Nearchus), is normally careful to distinguish and even to contrast Macedonians and Greeks<sup>81</sup>.

L'affirmation implique nier toute prétention de la part des Macédoniens de se voir accepter comme Grecs et, aussi, nier toute reconnaissance de la part de ceux derniers d'une quelconque similitude entre eux et les Macédoniens. Cependant, les informations que nous tenons d'Hérodote et Thucydide, on l'a vu, parlent d'une situation bien plus complexe, dans certains cas, même opposée, pour la période classique : les Macédoniens, ou, au moins, leur élite, prétendaient être acceptés comme Grecs. Dans le cas de *l'Anabase d'Alexandre*, les conséquences de cette négation doivent être envisagées en plan synchronique (les sources primaires de la campagne d'Alexandre) aussi bien que diachronique (les élaborations ultérieures ou, dans certaines situations, antérieures utilisées directement ou indirectement par Arrien). Or, cette monochromie de perception nous semble quelque peu curieuse. C'est pourquoi nous nous proposons de reprendre, en essayant de sonder la stratigraphie interne de l'œuvre, les passages traitants des relations entre Grecs et Macédoniens. On souhaiterait surprendre, en premier lieu, dans la diachronie dont le texte d'Arrien est incontestablement porteur, les empreintes de la perception que l'auteur lui-même avait de la question macédonienne. En deuxième lieu, par cette enquête, nous espérons apporter une contribution méthodologique à l'analyse des sources dans *l'Anabase d'Alexandre*.

Il est incontestable qu'Arrien est en général très attentif tout au long des sept livres de l'*Anabase* à ne pas mélanger les Grecs aux Macédoniens. Mise dans cette perspective, l'affirmation de P. A. Brunt, qu'on vient de citer, est valide. On ne retrouve presque jamais dans L'*Anabase* le mot *hoi Hellenes* recouvrant de manière généralisée Grecs et Macédoniens. Mais Arrien semble moins vigilant quand il s'agit du deuxième ethnonyme. Car le contraire est, par contre, valable et la situation, d'ailleurs très fréquente, a été toujours ignorée. Il est un fait universellement accepté que dans l'armée dont s'est servi Alexandre dans la campagne d'Orient il y a eu en permanence des troupes grecques à côté de celles Macédoniennes. Pourtant, une rapide investigation statistique, montre qu'à un total de 259 mentions des Macédoniens, il correspond un nombre de seulement 77 mentions des Grecs. Tout en tenant compte du fait qu'Alexandre a fait la campagne des Balkans avec seulement des soldats Macédoniens, et que quelques fois Arrien nomme expressément les Thessaliens<sup>82</sup>, en se passant ainsi du mot *Hellenes*, la différence reste énorme. La seule explication possible est qu'Arrien emploie, et de manière répétée, le mot *hoi Makedones* comme synonyme des soldats (Macédoniens en principal, mais aussi d'autres origines et, notamment, des Grecs). Et, effectivement, on rencontre cette formule dans l'*Anabase*. Prenons un exemple pour mieux nous expliquer. Arrien oppose à l'armée perse (1. 14. 5), au commencement du récit de la bataille d'Issos, simplement le mot « les Macédoniens » : οἱ γὰρ Πέρσαι προσέμενον τοὺς Μακεδόνας...<sup>83</sup> Et ce type d'opposition armée ennemie – armée Macédonienne, se réalisant à l'aide des ethnonymes respectives, est usuel dans l'*Anabase*.

Voyons maintenant comment Arrien opère le contraste ou l'inclusion prenant comme point de référence les Grecs. En racontant le siège de Thèbes, Arrien situe les Thébains par rapport aux Grecs : Καὶ πάθος τοῦτο Ἑλληνικὸν μεγέθει τε τῆς ἀλούσης πόλεως καὶ ὀξύτητι τοῦ ἔργου, [...] οὐ μείον τι τοὺς ἄλλους Ἑλληνας<sup>84</sup> et après quelques lignes : Ἐς δὲ τοὺς ἄλλους Ἑλληνας ὡς ἐξηγγέλθη τῶν Θηβαίων τὸ πάθος...<sup>85</sup> Des formes similaires sont utilisées pour les Lacédémoniens (2. 14. 6) : Λακεδαιμονίου καὶ ἄλλους τινὰς τῶν Ἑλλήνων, « les Lacédémoniens et d'autres parmi les Grecs » et les Thessaliens (5. 27. 5) : Θεσσαλοῦς [...] τῶν δὲ ἄλλων Ἑλλήνων « les Thessaliens [...] et les autres Grecs ». Arrien se sert de la structure : ethnonyme + [te kai /de] *hoi alloi Hellenes*, qui est une formule inclusive, où figure toujours le pronom démonstratif *allos* au sens de « le reste ; les autres », quasi-exclusivement, pour les divers groupes de Grecs. Par contre, quand Arrien met à côté les Macédoniens et les

Grecs, le rapport est de simple juxtaposition : τὰ μὲν κατὰ Μακεδονίαν τε καὶ τοὺς Ἕλληνας Ἀντιπάρῳ ἐπιτρέψας<sup>86</sup>, οὐ : ἐς Μακεδονίαν τε καὶ τὴν Ἑλλάδα (2.1.1) « en Macédoine et en Grèce », Μακεδόνων τε καὶ Ἑλλήνων (5. 27. 4) « Macédoniens et Grecs », ὧν τὰ τε ὀνόματα καὶ τὰς σκευὰς τότε πρῶτον ὄφθῆναι πρὸς Ἑλλήνων τε καὶ Μακεδόνων (7.15. 4) « parmi ceux-ci, il y avait quelques-uns lesquels noms et costumes se voyaient pour la première fois chez les Grecs et les Macédoniens. » Il se sert seulement de la formule de juxtaposition *te kai*.

Des situations présentées, il résulterait qu'Arrien fait soigneusement la séparation des Grecs et Macédoniens, en employant un vocabulaire clair et sans équivoque. Et s'est sûrement le cas pour les exemples analysés. La similitude avec le type de démarcation qu'opérait Diodore<sup>87</sup>, assez différente de celle qu'on a rencontrée chez Polybe, peut suggérer une datation antérieure à la période hellénistique. En ce cas, on devrait reléguer l'information aux histoires écrites dans la période des Diadoques, immédiatement après la mort d'Alexandre, c'est-à-dire aux sources primaires de son règne. Cette datation est confirmée par Bosworth, pour le passage de 1. 11. 3 – il l'attribue, sur des considérations de style, à Ptolémée<sup>88</sup> – et pour 2.1.1, celui aussi emprunté par Arrien<sup>89</sup> à Ptolémée. Pour le passage de 5. 27. 4, le contexte est difficile comme il est inclus dans un discours qu'Arrien fait prononcer au Macédonien Coenus. Prononcé à Ophis, le discours est un mélange<sup>90</sup> de *topoi* de la rhétorique classique. Il est un bon exemple de production littéraire de la seconde sophistique : style atticiste, vision grecque sur les faits énoncés, situation étonnante dans un discours attribué à un Macédonien. Comment expliquer alors la même soigneuse distinction entre les deux ethnies qu'on a remarquée dans les précédents passages, si ce discours est le résultat des efforts d'Arrien lui-même ? Selon notre opinion, ce souci est un 'archaïsme', une distinction obsolète, empruntée par Arrien à la tradition littéraire, un autre exemple d'imitation du discours classique. Le passage de 7.15.4 qui reproduit l'épisode des ambassades reçues par Alexandre à Babylone en 323 av. J. –C., est, par contre, pris des travaux de Ptolémée ou Aristobule. On a là la certitude grâce à un commentaire qu'Arrien fait lui-même à la fin. Après avoir énuméré les ambassades qui sont censées avoir émerveillé à la fois Grecs et Macédoniens, Arrien reprend une anecdote sur l'ambassade des Romains et l'entretien des légats avec Alexandre, nomme les sources, et la rejette comme improbable. Il ajoute que l'ambassade des Romains ne figure ni dans la liste de Ptolémée, ni dans celle fournie par Aristobule, sources qu'il a évidemment consultées.

Nous avons laissé de côté une occurrence un peu particulière. Il ne s'agit pas d'opposer deux entités ethniques, comme dans les exemples qu'on a vus jusqu'ici. Les Macédoniens sont associés de manière inclusive au terme à valeur générique et distinctive *hoi xenoï* « les étrangers » : [...] τὸ Μακεδονικόν, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ξένων [...] <sup>91</sup>. Arrien marque par l'emploi du terme à valeur distinctive la nette opposition entre Macédoniens et les autres, les étrangers, qui sont, en effet, les Grecs. Il est d'autant plus intéressant de retenir que le mot *hoi xenoï*, les étrangers, – qui marque une perspective non-grecque – figure chez un auteur qui, on vient de le voir, présente dans une perspective grecque un discours auquel les Grecs sont censés ne pas avoir été présents. On peut donc affirmer que le texte qui contient le passage reprend une source. De plus, cette source ne semble pas être grecque, car un Grec aurait peut-être préféré l'usuelle formulation à termes ethnonymes, plutôt que se voir dénommé « étranger ». Cette source est à la fois très précise en séparant les Macédoniens des autres. Elle devrait alors être porteuse d'une vision macédonienne. En effet, nos hypothèses sont confirmées car Arrien cite Ptolémée <sup>92</sup> comme source pour le passage sur la mort de Parménion.

Un cas intéressant pour notre démarche est celui qu'Arrien présente à 2. 14. 4 où on lit : Οἱ ὑμέτεροι πρόγονοι ἐλθόντες εἰς Μακεδονίαν καὶ εἰς τὴν ἄλλην Ἑλλάδα <sup>93</sup>. Il s'agit d'un cas d'inclusion, similaire du point de vue de la structure aux cas qu'on a analysés plus en avant. Cependant, le sens est surprenant. Il fait présenter la Macédoine comme une partie de la Grèce. D'ailleurs, l'interprétation du passage a posé des problèmes. Borza <sup>94</sup> suggère d'interpréter le démonstratif *alle* comme signifiant *besides*, « en plus », « et aussi », au lieu de le lire comme dans tous les autres cas où l'on rencontre la même structure. Bosworth <sup>95</sup> remarque lui aussi la difficulté, mais rejette toute intervention sur la lecture. Il ne pense non plus que celui-ci soit un cas de redondance. Car le syntagme est suffisamment bien attesté dans cette forme, notamment chez Polybe <sup>96</sup>, entre autres auteurs hellénistiques. Il essaye de trouver la solution dans l'interprétation contextuelle – une lettre qu'Alexandre aurait écrite à Darius – et considère que l'inclusion de la Macédoine dans une Grèce élargie est une manœuvre de propagande. Alexandre aurait voulu présenter comme légitime sa campagne contre les Perses. C'est pourquoi il aurait inclus la Macédoine comme partie de la Grèce. Mais l'explication de Bosworth ne nous semble pas convaincante. Si Alexandre avait vraiment voulu se présenter par ces mots en vengeur d'anciennes agressions, le passé de la Macédoine, ancienne vassale de l'Empire Persan, lui aurait

fourni un prétexte suffisant. Or, l'expression est courante chez Polybe, comme le note aussi Bosworth. Et on a déjà vu quelle est la perception des Macédoniens, et implicitement de la Macédoine, chez Polybe. Pour l'historien hellénistique, les Macédoniens sont implicitement des Grecs. De plus, le texte qu'Arrien 'cite' ici est une lettre. Et la correspondance d'Alexandre est une question très contestée. La plus grande partie des chercheurs<sup>97</sup> incline aujourd'hui à les considérer des faux, et, pas de tout surprenant, elles sont généralement datées à l'époque hellénistique<sup>98</sup>. Arrivés à ce point, notre hypothèse est la suivante : nous sommes confrontés ici à un anachronisme. Cet anachronisme, Arrien doit l'avoir emprunté à la source dont il fait mention, la lettre. Arrien reprend donc la formulation de sa source, une lettre de fabrication hellénistique, période pour laquelle le syntagme reflète la réalité quotidienne. Notre interprétation présente un double avantage. D'un côté, elle explique pourquoi Arrien assimile la Macédoine à la Grèce ici, sans que la confusion soit répétée ailleurs. D'autre part, on n'est plus forcé à imposer une interprétation particulière, forgée pour cette situation, du lexique, comme fait Borza, ou du contexte historique, comme Bosworth.

Mais Arrien ne se borne pas à l'emprunt mécanique des images et des modes de pensée désormais révolus, comme dans les cas analysés. En suivant la perception des Macédoniens dans l'œuvre d'Arrien, nous proposons l'examen de deux autres cas où Arrien, au nom propre ou par voie d'un discours, reprend des images liées à la perception des Macédoniens et, en particulier, à la famille régnante, datables en période classique. Bien entendu, la présence chez Arrien des thèmes classiques n'a rien de spectaculaire. En fin de comptes, Arrien est considéré l'un des représentants majeurs de la seconde sophistique non seulement pour la maîtrise du dialecte attique, mais aussi à cause de la prédilection pour des motifs antiquisants. Mais, il faut souligner que, tout en réutilisant des thèmes consacrés, Arrien crée un message nouveau, qui relève de son époque et non pas des périodes d'où il tire son matériel. Ainsi, il est possible, en suivant le sort d'un thème, à savoir la perception des Macédoniens, de faire une brèche dans la sédimentation d'un ouvrage et tenter, par cette voie, de dévoiler dans une certaine mesure l'ordre dans laquelle cette sédimentation s'est produite. Et, bien entendu, une fois récupérée la signification initiale, on parvient à une meilleure compréhension du texte même.

Le premier passage provient de la virulente intervention<sup>99</sup> moralisatrice d'Arrien, faite en première personne, et qui est causée par la torture,

la mutilation, suivies de l'exécution de Bessos de la part Alexandre. L'indignation face à la cruauté du geste du roi, détermine Arrien à lui évaluer les accomplissements, mais aussi son héritage culturel: *ἔσθητὰ τε ὅτι Μηδικὴν ἀντὶ τῆς Μακεδονικῆς τε καὶ πατρίου Ἡρακλειδῆς ὦν μετέλαβεν*<sup>100</sup>. Il est facile de reconnaître ici la généalogie argienne, qui descendait jusqu'à Héraclès, de la dynastie macédonienne, dont nous avons déjà parlé à propos de la période classique<sup>101</sup>. Elle est fréquemment véhiculée par les orateurs attiques, la créditant comme Isocrate, ou la repoussant, comme Démosthène. Cette généalogie présente néanmoins des particularités chez Arrien. Elle n'est plus utilisée pour fournir le 'passport' Grec. Par contre, elle joue ici le rôle de relier Alexandre à son héritage macédonien. Nous constatons, par rapport à la période classique, une distorsion de perception, ou plutôt une perte de sens. La généalogie, qui avant servait à dissocier les rois du pays – la Macédoine – et du peuple – les Macédoniens – ici renforce la 'macédonicité' même. Nous sommes confrontés à une perception tout à fait différente où Macédoine et Grèce s'identifient l'une avec l'autre, et c'est précisément la perception d'époque romaine. En effet, dans ce passage, la généalogie est utilisée avec d'autres images courantes concernant Alexandre, comme l'adoption du faste perse. Le tout représente la variation d'Arrien sur un *topos*<sup>102</sup> – très populaire dans la rhétorique de son temps<sup>103</sup> – qui traite des vertus et des vices du Macédonien. On le connaît de Tite Live<sup>104</sup>, de Dion Chrysostome<sup>105</sup>, et surtout des deux ouvrages rhétoriques de Plutarque, *De Alexandri Magni Fortuna aut Virtute*. On voit donc, quand on compare la forme initiale de la généalogie avec celle qu'on retrouve chez Arrien, qu'il est impossible que le passage soit emprunté directement aux ouvrages de date classique. Il a connu l'intermédiaire du milieu rhétorique de la seconde sophistique. Arrien présente, à titre de réflexion personnelle, un *topos*, mais il faut noter, ce *topos* lui est contemporain et reflète son goût en matière de style et son adhésion aux réalités de son temps.

Le deuxième passage fait partie d'un discours. Il est attribué à Callisthène qui l'aurait prononcé au banquet où Alexandre a demandé de la part des participants la *proskunesis*, le salut par prosternation :

ἀλλὰ νόμῳ Μακεδόνων ἄρχοντες διετέλεσαν. οὔκουν οὐδὲ αὐτῶ τῷ Ἡρακλεῖ ζῶντι ἔτι θεῖαι τιμαὶ παρ' Ἑλλήνων ἐγένοντο, ἀλλ' οὐδὲ τελευτήσαντι πρόσθεν ἢ πρὸς τοῦ θεοῦ τοῦ ἐν Δελφοῖς ἐπιθεσπισθῆναι ὡς θεὸν τιμᾶν Ἡρακλέα. εἰ δέ, ὅτι ἐν τῇ βαρβάρῳ γῆ οἱ λόγοι γίνονται, βαρβαρικά χρῆ ἔχειν τὰ φρονήματα, καὶ ἐγὼ τῆς Ἑλλάδος μεμνήσθαι σε

ἀξιῶ, ὡς Ἀλέξανδρε, ἥς ἔνεκα ὁ πᾶς στόλος σοι ἐγένετο, προσθεῖναι τὴν Ἀσίαν τῇ Ἑλλάδι. καὶ οὖν ἐνθυμήθητι, ἐκεῖσε ἐπανελθὼν ἄρα γε καὶ τοὺς Ἕλληνας τοὺς ἐλευθερωτάτους προσαναγκάσεις ἐς τὴν προσκύνησιν, ἢ Ἑλλήνων μὲν ἀφέξει, Μακεδόσι δὲ προσθήσεις τήνδε τὴν ἀτιμίαν, ἢ διακεκριμένα ἔσται σοι αὐτῶ τὰ τῶν τιμῶν ἐς ἅπαν, ὡς πρὸς Ἑλλήνων μὲν καὶ Μακεδόνων ἀνθρωπίνως τε καὶ Ἑλληνικῶς τιμᾶσθαι, πρὸς δὲ τῶν βαρβάρων μόνων βαρβαρικῶς;<sup>106</sup>

Arrien reprend, cette fois-ci dans la bonne tradition classique, la généalogie du roi. Nous retrouvons aussi l'opposition Grecs – Macédoniens. Le passage rappelle Isocrate<sup>107</sup>. La gestion des rapports Grecs – Macédoniens mise à part, autres similitudes sont le gouvernement en roi légitime de la Macédoine et surtout la triple perception de l'altérité : Grecs – Macédoniens – barbares orientales. Il est vrai, la perception tripartite était courante au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Nous l'avons déjà retrouvée chez Aelius Aristide<sup>108</sup>, son contemporain, qui l'appliquait aux Romains. Mais la présence de la distinction entre Grecs et Macédoniens et, surtout, les réflexions sur l'attachement des Grecs à la liberté – ailleurs<sup>109</sup> Arrien manifeste un mépris mordant pour le présumé attachement des Thébains à la liberté – nous renforcent dans la conviction qu'Arrien a utilisé directement le milieu de la rhétorique attique du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. pour élaborer le discours de Callisthène.

Les deux exemples, nous l'espérons, ont démontré de manière convaincante comment, en suivant en diachronie les rapports des Grecs et des Macédoniens, ceux-ci ont permis d'identifier – au moyen des diverses particularités dont cette diachronie est porteuse – le milieu culturel d'où Arrien a tiré son inspiration. Notre approche relève toute son importance si l'on considère qu'il a permis d'identifier l'origine de passages pour lesquels Arrien n'avait pas indiqué les sources utilisées.

Dans la présente étude nous nous sommes proposé de développer un moyen de sonder la sédimentation des sources dans les ouvrages historiques, accordant une attention spéciale à l'*Anabase d'Alexandre*. A cette fin nous avons choisi la dynamique du rapport Grecs – Macédoniens.

Premièrement, il a fallu identifier comment s'était construite la perception grecque des Macédoniens. Ensuite, nous avons essayé de surprendre les changements produits dans cette perception au cours des périodes classique, hellénistique et romaine. De notre analyse se dégagent les suivantes conclusions.

Les rapports entre les Grecs et les populations périphériques étaient, jusqu'à la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ambigus. Les changements intervenus dans le climat politique de la Grèce pendant la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui opposent les Grecs aux Macédoniens, radicalisent aussi le discours ethnique. Les adversaires Macédoniens deviennent irrémédiablement différents, voire barbares. Mais la collaboration, surtout en Orient, entre Grecs et Macédoniens dans le cadre fourni par les royaumes hellénistiques joue un rôle décisif dans l'estompement des différences. En effet, à l'époque romaine on ne peut plus parler de distinctions réelles entre Grecs et Macédoniens. Ceux derniers ont été complètement assimilés.

La seconde partie, conçue comme une étude de cas, applique à l'*Anabase* d'Arrien les informations recueillies dans la première partie afin de sonder à travers eux la stratification des sources. Grâce à cette méthode, nous sommes arrivés à identifier les sources utilisées là où Arrien n'en faisait pas mention. En plus, une juste identification des sources utilisées a permis une meilleure compréhension du texte même, comme dans le cas de la controverse issue autour du passage 2. 14. 4 de l'*Anabase d'Alexandre*.

## NOTES

- <sup>1</sup> *Die Fragmente der griechischen Historiker (FGrH)*, Leiden, E. J. Brill, 1876-1958.
- <sup>2</sup> La vitalité de la démarche est prouvée par la décision des éditions Brill de reprendre le projet et de publier une édition revue et augmentée des trois volumes, en 1999. Il faut aussi signaler le début, en 2007 (à conclure en 2013), du projet *Brill's New Jacoby* (éditeur en chef: Ian Worthington) qui actualise les leçons du texte et l'accompagne d'un nouveau commentaire philologique, ajoute la traduction en anglais, introduit des nouveaux auteurs etc.
- <sup>3</sup> *The Lost Histories of Alexander the Great*, New York, American Philological Association, 1960.
- <sup>4</sup> *Historiens compagnons d'Alexandre : Callisthène – Onésicrite – Néarque – Ptolémée – Aristobule*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.
- <sup>5</sup> *Sources of Alexander the Great : An Analysis of Plutarch's Life and Arrian's Anabasis Alexandrou*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993 et *Three Historians of Alexander the Great: The So-Called Vulgate Authors, Diodorus, Justin and Curtius*, Cambridge, 1983 ; pour une bibliographie plus actualisée, voir Elizabeth Baynham, « The Ancient Evidence for Alexander the Great » in Joseph Roisman (ed.), *Brill's Companion to Alexander the Great...*, p. 3-30 et les renvois bibliographiques.
- <sup>6</sup> Juste pour en faire quelques noms, nous rappelons ici : A.B. Bosworth, *From Arrian to Alexander : Studies in Historical Interpretation*, Oxford, Clarendon Press, 1988, et son excellent commentaire des cinq premiers livres de *l'Anabase : A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, Oxford, Clarendon Press, 1980-1995, 2 vol. centrés sur Arrien ; J. E. Atkinson, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni*, Amsterdam, J. C. Gieben, 2 vol. 1980–1994 ; Elizabeth Baynham, *Alexander the Great : The Unique History of Quintus Curtius*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1998, pour Quinte Curce ; pour Justin, le commentaire dans : J.C. Yardley ; Waldemar Heckel, *Iustinus Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*, Oxford, Clarendon Press, 1997 ; en ce qui concerne la *Vie d'Alexandre*, le travail classique de Hamilton (1969), dans un nouveau tirage avec une introduction de P.A. Stadter, reste fondamental.
- <sup>7</sup> Voir : J. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, et du même auteur « Contested Ethnicities : Perceptions of Macedonia within Evolving Definitions of Greek Identity » in I. Malkin (ed.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity...*, p. 159-186 ; Johannes Engels, « Macedonians and Greeks » in Joseph Roisman ; Ian Worthington, (eds.), *A Companion to Ancient Macedonia...*, 2010, p. 81.
- <sup>8</sup> Voir Eugene N. Borza, *In the Shadow of Olympus : The Emergence of Macedon*, Princeton, Princeton University Press, 1992, p. 21 pour un compte-rendu des sources littéraires sur les Macédoniens. La situation

détaillée, avec références bibliographiques actualisées, se trouve dans P. J. Rhodes, « The Literary and Epigraphic Evidence to the Roman Conquest » in Joseph Roisman ; Ian Worthington (eds.), *A Companion to Ancient Macedonia ...*, p. 23-40, notamment p. 24-32.

- <sup>9</sup> Bien que les termes *oi barbaroi* et son dérivé *to barbarikon* précèdent les guerres médiques (voir à ce propos la brève évaluation du *corpus* homérique en Simon Hornblower, « Greek Identity in the Archaic and Classical Periods » in Katerina Zacharia (ed.), *Hellenisms : Culture, Identity, and Ethnicity ...*, p. 38) en témoignant de cette façon d'une plus ancienne prise de conscience des Grecs vis-à-vis leur appartenance ethnique, c'est la victoire obtenue suite à la deuxième guerre médique en 480 av. J.-C. qui a marqué le point culminant de la création de l'identité grecque ; voir aussi Stanley Burstein, « Greek Identity in the Hellenistic Period » in Katerina Zacharia (ed.), *Hellenisms : Culture, Identity, and Ethnicity...*, p. 60. On y trouve une bibliographie détaillée du problème.
- <sup>10</sup> Nous reprenons ici la terminologie de J. Hall : il reconnaît une *aggressive construction of Greekness* centrée sur l'aspect ethnique, qui caractérise la période archaïque, et une *oppositional construction of Greekness* qui s'affirme après les guerres médiques et en relation avec celles-ci. Le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. marquerait le passage du critère strictement ethnique au critère culturel dans la définition de la grécité ; voir du même auteur : « The Role of Language in Greek Ethnicities » in *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 41 (1995), p. 91-96 ; pour une perspective différente, qui insiste sur une plus accentuée fluidité de l'identité grecque déjà perceptible dans le contexte de la colonisation, voir l'article de Simon Hornblower, cité à la note précédente.
- <sup>11</sup> Hérodote, *Histoires*, 8. 144.
- <sup>12</sup> Sur la place de la définition dans l'ensemble de l'œuvre d'Hérodote, voir plus en avant, p. 8 et successive.
- <sup>13</sup> Sur l'opulence comme marque de l'autre, du barbare voir : Zoe Petre, *Cetatea greacă între real și imaginar*, București, Nemira, 2000, l'étude : « Aurul în Persii » p. 191-203 pour le cas des Perses. Le schéma qui associe la richesse excessive à la barbarie se retrouve aussi, un peu plus tard, au temps des *Philippiques* de Démosthène cette fois-ci visant les Macédoniens, voir : Sulochana R. Asirvatham, « Perspectives on the Macedonians from Greece, Rome, and Beyond » in Joseph Roisman ; Ian Worthington (eds.), *A Companion to Ancient Macedonia ...*, p. 109. La permanence de la représentation, qui se transforme pour s'adapter à d'autres réalités, semble témoigner, une fois de plus, de la place majeure que les Perses ont tenu dans la création de l'identité grecque ; voir aussi Katerina Zacharia, « Herodotus' Four Markers of Greek Identity » in Katerina Zacharia (ed.), *Hellenisms : Culture, Identity, and Ethnicity...*, p. 30 et successives, sur le rôle de la

*kinship diplomacy* dans la gestion des relations avec les riches voisins des Grecs.

<sup>14</sup> Voir p. 4, n. 11.

<sup>15</sup> Voir Katerina Zacharia, *op. cit.*, p. 24 pour les renvois bibliographiques.

<sup>16</sup> Voir l'étude de François Hartog, *Le miroir d'Hérodote : Essai sur la représentation de l'autre*, Gallimard, Paris, 1980 où l'auteur rejoint la conclusion que l'image des Scythes a été construite en opposition avec celle des Athéniens.

<sup>17</sup> Voir la classification dans J. Hall, « Contested Ethnicities ... », p. 173, n. 6.

<sup>18</sup> Hérodote, *Histoires*, 5. 20 ; 5. 22 ; 9. 45.

<sup>19</sup> *Ibidem*, 5. 22 « j'en [qu'ils sont Grecs] ai une connaissance certaine, et je le prouverai dans la suite de cette Histoire. »

Toutes les traductions suivent en ligne générale la version de P.-H. Larcher, avec des mineurs interventions qui nous appartiennent et qui seront insérées entre crochets dans le texte.

<sup>20</sup> *Ibidem*, 5. 20 ; 8. 137-139.

<sup>21</sup> Voir p. 9.

<sup>22</sup> Hérodote, *Histoires*, 9. 45 : « Je suis Grec ; mon origine tient aux temps les plus reculés, et je serais fâché de voir la Grèce devenir esclave.... »

<sup>23</sup> *Ibidem*, 5. 20 : « un Grec, [satrape des Macédoniens] ».

<sup>24</sup> *Ibidem*, 6. 44 ; 7. 9.

<sup>25</sup> Au Ve siècle av. J.-C. les toponymes noms de pays tiraient leur signification et leur dénomination du rapport constant avec les populations qui les occupaient, voir Francesco Prontera, « Sul concetto geografico di Hellas » in Francesco Prontera (ed.), *Geografia storica della Grecia antica : tradizioni e problemi*, Bari, Laterza, 1991, p. 78-105.

<sup>26</sup> Hérodote, *Histoires*, 7. 9 : « Je connais par moi-même les forces des Grecs ; j'en fis l'épreuve lorsque je marchai contre eux par ordre du roi, votre père. Je pénétrai en Macédoine; peu s'en fallut même que je n'allasse jusqu'à Athènes, ... ».

<sup>27</sup> *Ibidem*, 1. 56 ; 8. 43.

<sup>28</sup> Sur la possible identification des Macédoniens avec les *Makednoi*, voir Leonid A. Gindin, « L'élément -δων, -δον dans les langues anciennes de la partie continentale de la péninsule balkanique » in *Ancient Macedonia III : Papers Read at the Third International Symposium Held in Thessaloniki, September 21-25, 1977*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1983, p. 103-106.

<sup>29</sup> Hérodote, *Histoires*, 5. 22 ; 8. 137-139.

<sup>30</sup> Simon Hornblower, *op. cit.*, p. 55, en examinant d'autres témoignages, conseille lui aussi *not to take the four criteria [of Herodotus] too seriously*.

<sup>31</sup> Cette ambiguïté n'est pas tout à fait surprenante car les Grecs n'avaient pas une image homogène des barbares et le texte d'Hérodote offre un bon

exemple pour cette perception nuancée des non-Grecs. Pour une analyse critique, voir Paul Cartledge, *The Greeks : A Portrait of Self and Others*, Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 45 et suivantes.

32 Il révèle lui-même au 5. 22 que l'information a été fournie par les rois macédoniens : *κατά περ αὐτοὶ λέγουσι* « comme ils le disent eux-mêmes ».

33 Pour participer aux jeux olympiques, Alexandre I a dû prouver aux *hellenodikes* son origine grecque, voir Hérodote, *Histoires*, 5. 22.

34 Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, 2. 99. 1.

35 *Ibidem*, 2. 99. 1 : *ἐκράτησαν δὲ [...] οἱ Μακεδόνες οὗτοι [...] καὶ Μακεδόνων αὐτῶν πολλήν*. « Enfin ces Macédoniens ont établi leur pouvoir sur [...] une grande partie des Macédoniens eux-mêmes. » toutes les traductions de Thucydide sont de Jean Voilquin ; nos interventions seront placées entre crochets.

36 *Ibidem*, 2. 80. 1 : *οἱ μὲν Μακεδόνες καὶ τὸ πλῆθος τῶν βαρβάρων εὐθύς φοβηθέντες...* « Les Macédoniens et la foule des Barbares furent saisis d'une de ces paniques ... »

37 *Ibidem*, 4. 125. 1.

38 *Ibidem*, 4. 126. 3 : « Quant à ces Barbares, que votre inexpérience vous fait redouter, apprenez à les connaître. D'après les rencontres que vous avez eues avec les Macédoniens, d'après mes conjectures et mes informations, ils seront peu redoutables. »

39 Les Macédoniens partagent d'ailleurs ce statut équivoque avec les Molosses, l'ancienne population de l'Épire, sur les Molosses voir Irad Malkin, « Greek Ambiguities : *Ancient Hellas and Barbarian Epirus* » in I. Malkin (ed.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity...*, p. 187-212 ; ces revendications d'une origine grecque de la part des Macédoniens et Molosses correspondent à des prétentions similaires des populations périphériques du sud de l'Italie, et semblent caractériser les relations des Grecs avec leurs voisins au V<sup>e</sup> et début du IV<sup>e</sup> siècles, voir Ernst Badian, « Greeks and Macedonians » in Beryl Barr-Sharrar ; Eugene N. Borza, (eds.), *Macedonia and Greece in Late Classical and Early Hellenistic Times*, Washington, National Gallery of Art, 1982, p. 34-37.

40 Des conclusions similaires rejoint aussi Johannes Engels, *op. cit.*, p. 84 : « Both historians [Herodotus and Thucydides] regard the Macedonians as northern Greeks (Hellenes), as barbarians, or as an intermediate group between pure Greeks and utter barbarians. »

41 Suzanne Said, « The Discourse of Identity in Greek Rhetoric from Isocrates to Aristides » in I. Malkin (ed.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity ...*, notamment p. 276-286.

42 *Ibidem*, p. 277 et suivante.

43 Isocrate, *Lettre à Archidamos*, 9, 8.

44 Idem, *Panégérique d'Athènes*, 180 ; *Eloge d'Evagoras*, 14-15 ; Démosthène, *Contre Philippe*, 3. 32.

- 45 Démosthène, *Sur les symmories*, 32 ; *Sur la couronne*, 296-297.
- 46 A la même conclusion semble arriver aussi Badian dans l'article déjà cité, voir p. 10, n. 39.
- 47 Démosthène, *Contre Philippe*, 3. 32.
- 48 Isocrate, *A Philippe*, 76, 79, 113, 115, 127.
- 49 *Ibidem*, 154 : « Je dis donc que vous devez vous rendre le bienfaiteur de la Grèce, régner en roi, non en tyran sur la Macédoine, et vous assujettir un grand nombre de Barbares. » traduction par Clermont-Tonnerre.
- 50 Démosthène, *Sur la couronne*, 185-186.
- 51 *Idem*, *Contre Philippe*, 3. 31 : « Mais qu'un esclave, qu'un enfant supposé s'avise d'engloutir une succession étrangère, avec quel courroux, grands dieux ! Nous flétrirons tous un vol si affreux, si révoltant ! Où est-il donc, notre courroux contre Philippe et ses attentats ! Philippe qui n'est pas Grec, qu'aucun lien n'unit aux Grecs, Philippe qui n'est pas même un Barbare d'illustre origine, misérable Macédonien né dans un pays où l'on ne put jamais acheter un bon esclave ! », traduction par J.-F. Stièvenart.
- 52 Voir p. 6 et successives.
- 53 C'est l'explication que Simon Hornblower offre pour la situation présente en *Graecia Magna*. Voir *op. cit.*, p. 39 et aussi Frank W. Walbank, *The Hellenistic World*, London, Fontana Press, 1992, p. 63 sur la même attitude pendant la période hellénistique.
- 54 Michele Faraguna, « Alexander and the Greeks » in Joseph Roisman (ed.), *Brill's Companion to Alexander the Great ...*, p. 99.
- 55 Eugene N. Borza, « Greeks and Macedonians in the Age of Alexander. The Source Traditions » in Robert W. Wallace; Edward M. Harris (eds.), *Transitions to Empire: Essays in Greco-Roman History, 360-146 B.C. in honor of E. Badian*, Norman, University of Oklahoma Press, 1996 ; voir aussi du même auteur « Ethnicity and Cultural Policy at Alexander's Court » in *The Ancient World*, 23. 1 (1992), p. 21-25 et l'étude classique d'Ernst Badian, déjà cité, p. 10, n. 39.
- 56 Voir Stanley Burstein, *op. cit.*, p. 62, pour l'historiographie du problème.
- 57 Polybe (Polybe, *Histoires*, 9. 28-31) raconte comme l'Étolien Chlaeneas intervint en 210 av. J.-C. auprès de Sparte pour la convaincre à appuyer Rome contre Philippe V, roi de Macédoine, accusant les Macédoniens d'avoir privé les Grecs de leur liberté.
- 58 Voir Frank W. Walbank, « Sources for the Period » in Frank W. Walbank ; A.E. Astin ; Robert Maxwell Ogilvie ; M.W. Frederiksen (eds.), *The Cambridge Ancient History, Volume 7, Part 1: The Hellenistic World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008<sup>2</sup>, p. 1-23 ; pour une discussion des causes de cette précarité, voir Simon Hornblower, *op. cit.*, p. 61-64.
- 59 Sulochana R. Asirvatham, « Perspectives on the Macedonians ... », p. 106 ; en ce qui concerne les opinions sur l'identité des Macédoniens, en lisant

différemment le texte de la note successive, nous arrivons à des conclusions opposées.

- 60 Polybe, *Histoires*, 4. 29 : « Pendant son hivernage en Macédoine, Philippe s'occupa activement d'enrôler des troupes pour la campagne prochaine et de protéger la Macédoine contre les barbares qui la menaçaient. » traduction par Pierre Waltz.
- 61 Eugene N. Borza, « Greeks and Macedonians in the Age of Alexander... », p. 127.
- 62 Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, 17. 70. 3–5.
- 63 *Ibidem*, 17. 62. 7 ; 18. 18. 8 etc.
- 64 *Ibidem*, 17. 13. 5-7 ; 17. 113. 2 ; 18. 29. 4 - 32. 4 ; 18. 55. 1-4.
- 65 Denys d'Halicarnasse (fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) offre un témoignage plus intéressant. Quand il fait référence au passé des Macédoniens, il les range parmi les races « barbares » (Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, 1. 2-3) ; dès qu'il passe à un sujet de date hellénistique, il les inclue parmi les Grecs (Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, 20. 1. 3). Je développe le sujet dans ma thèse : *Flavius Arrianus et la seconde sophistique. Une perspective sur les intellectuels Grecs au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.* (section 5.2.6.2. « Diodore entre tradition historiographique et perception contemporaine »).
- 66 G.W. Bowersock, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 1969.
- 67 La contribution indépendante mais convergente de P. B. Reardon, *Courants littéraires grecs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après J.-C.*, Paris, Belles Lettres, 1971, constitue l'autre pilier des études sur la seconde sophistique ; voir aussi E. L. Bowie, « Greeks and Their Past in the Second Sophistic » in *Past and Present*, XLVI (1970), p. 3-41
- 68 Suzanne Said, *op. cit.*, p. 286-295
- 69 Sulochana R. Asirvatham, « Classicism and Romanitas in Plutarch's "De Alexandri Fortuna aut Virtute" » in *The American Journal of Philology*, 126 1 (2005), p. 107-125 ; « His Son's Father? Philip II in the Second Sophistic » in Elizabeth Carney ; Daniel Ogden (eds.), *Philip II and Alexander the Great : Father and Son, Lives and Afterlives*, New York ; Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 193-204.
- 70 Simon Swain, *Hellenism and Empire : Language, Classicism, and Power in the Greek World, A.D. 50-250*, Oxford ; New York, Clarendon Press ; Oxford University Press, 1996.
- 71 Voir E. L. Bowie, *op. cit.*, p. 3-4.
- 72 Suzanne Said, *op. cit.*, p. 287.
- 73 *Ibidem*, p. 290-291.
- 74 Voir Suzanne Said, *op. cit.*, p. 288.
- 75 Sulochana R. Asirvatham, « Classicism and Romanitas ... », p. 111 ; 114.
- 76 Aelius Aristide, *Eloge de Rome*, 11, 14, 110.

- 77 Plutarque, *Sur la fortune d'Alexandre*, 329 a-d.
- 78 Voir p. 15, n. 55.
- 79 Voir, par exemple A. B. Bosworth, *A Historical Commentary...*, vol. 1, p. 203 ; vol. 2, p. 84-85 ; *From Arrian to Alexander...*, p. 113, et successives.
- 80 Voir p. 18, n. 68.
- 81 P. A. Brunt, *Anabasis Alexandri / Arrian*, with an English translation by P. A. Brunt, Cambridge, Mass. ; London, Harvard University Press (The Loeb Classical Library), (1933) 1983-1989, vol. 1, p. XXXVII, n. 33.
- 82 Mentionnés seulement 21 fois dans l'entier de l'œuvre.
- 83 « Car les Perses attendaient les Macédoniens... », (n. trad.).
- 84 Arrien, *L'Anabase d'Alexandre*, 1. 9. 1 « Ce désastre des Grecs, cette ruine d'une grande ville, [...] n'épouvantèrent pas moins le reste de la Grèce... », traduction par François-Charles Liskenne et Jean-Baptiste Sauvan ; les traductions d'Arrien se trouvant dans les notes et non autrement indiquées, suivent cette version ; par contre, les traductions insérées dans le corps de l'étude, nous appartiennent.
- 85 *Ibidem*, 1. 10. 1 « Aussitôt que la nouvelle de la ruine de Thèbes fut répandue dans la Grèce... »
- 86 *Ibidem*, 1. 11. 3 « laissant le gouvernement de la Macédoine et des Grecs à Antipater » (n. trad.).
- 87 Voir p. 17-18.
- 88 Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary...*, vol. 1, p. 98.
- 89 *Ibidem*, vol. 1, p. 177.
- 90 *Ibidem*, vol. 2, p. 352.
- 91 Arrien, *L'Anabase d'Alexandre*, 3. 26. 4 « [Parménion] fut apprécié [ ...] soit par les Macédoniens que parmi les étrangers » (n. trad.).
- 92 Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary...*, vol. 1, p. 159.
- 93 Arrien, *L'anabase d'Alexandre*, 2.14.4 « Vôtres ancêtres qui ont attaqué la Macédoine et le reste de la Grèce ... »
- 94 Eugene N. Borza, « Greeks and Macedonians in the Age of Alexander... », p. 145.
- 95 A. B. Bosworth, *A Historical Commentary...*, vol. 1, p. 231.
- 96 Polybe, *Histoires*, 7. 9. 7.
- 97 Voir P. A. Brunt, *op. cit.*, vol. 2, p. 288-293.
- 98 Lionel Pearson, « The Diary and the Letters of Alexander the Great » in *Historia*, 3 (1955), p. 429-455
- 99 L'intervention semble répondre à des considérations de style, car elle intervient exactement au centre de l'ouvrage, résume les faites d'Alexandre jusqu'à ce point et préannonce les erreurs de *hubris* à suivre ; voir Philip A. Stadter, *Arrian of Nicomedia*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1980, p. 83.

- <sup>100</sup> Arrien, *L'Anabase d'Alexandre*, 4. 7. 4 : « [préférant] le costume des Mèdes à celui macédonien que son ancêtre Héraclès lui avait transmis » (n. trad.).
- <sup>101</sup> Voir p. 6 et successives.
- <sup>102</sup> A. B. Bosworth, *A Historical Commentary...*, vol. 2, p. 45.
- <sup>103</sup> Tim Whitmarsh, *The Second Sophistic*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 68 et successives
- <sup>104</sup> Tite-Live, *Histoire romaine*, 9. 17. 3-19. 17.
- <sup>105</sup> Cf. *Suidae Lexicon*, δ 1240.
- <sup>106</sup> Arrien, *L'Anabase d'Alexandre*, 4. 11. 6-8 : « [...] mais au fils de Philippe, mais au descendant d'Hercule et d'Achille, mais à un prince dont les ancêtres, venus d'Argos dans la Macédoine, n'y ont point obtenu l'empire par la force et la violence, mais conformément à nos lois. Hercule ne reçut pas les honneurs divins pendant sa vie, et, même après sa mort, il ne les dut qu'à l'ordre d'un oracle. Que si, nous voyant en petit nombre au milieu des Barbares, tu veux en prendre les moeurs, Alexandre, souviens-toi de la Grèce. C'est pour soumettre l'Asie à la Grèce que cette expédition a été entreprise. Espères-tu à ton retour, forcer les plus libres des hommes, les Grecs à t'adorer ? ou, s'ils sont exempts de cette honte, est-ce aux Macédoniens seuls que tu la réserves ? ou bien ambitionnes-tu un double hommage, homme pour les Grecs et les Macédoniens, veux-tu être un Dieu pour les Barbares ? »
- <sup>107</sup> Voir p. 12 et n. 49.
- <sup>108</sup> Voir p. 19, n. 76.
- <sup>109</sup> Arrien, *L'Anabase d'Alexandre*, 1. 7. 2 : ἔλευθερίαν [...] παλαιὰ καὶ καλὰ ὀνόματα « liberté [...] vétustes et beaux mots » (n. trad.).

## BIBLIOGRAPHIE:

### Sources :

- \*\*\* *Die Fragmente der griechischen Historiker (FGrH)*, ed. Felix Jacoby, Leiden, E. J. Brill, 1876-1958
- (Publius Aelius) ARISTIDES, *Aristides*, ed. Wilhelm Dindorf, Lipsiae, Libraria Weidmannia, 1829, 3 vol.
- (Flavius) ARRIANUS, *Flavii Arriani quae exstant omnia*, ed. A. G. Roos, Lipsiae, In Ædibus B. G. Teubneri, 1967, 2 vol.
- DEMOSTHENES, *Orationes*, eds. S. H. Butcher; W. Rennie, Oxonii, e Typographeo Clarendoniano, 1949-1953, 4 vol.
- DIODORUS SICULUS, *Bibliotheca historica*, eds. I. Bekker, L. Dindorf, Curt T. Fischer, Lipsiae, In Ædibus B. G. Teubneri, 1888-1906, 4 vol.
- DIONYSIUS HALICARNASSENSIS, *Antiquitatum romanarum quae supersunt*, ed. Carl Jacoby, Lipsae, In Ædibus B. G. Teubneri, 1967<sup>2</sup>, 4 vol.
- HERODOTUS, *Histoires*, ed. Ph. E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1946-1956, 11 vol.
- ISOCRATES, *Discours*, eds. George Mathieu; Emile Brémond, Paris, Les Belles Lettres, 1962, 4 vol.
- (Titus) LIVIUS, *Livy*, ed. Benjamin Oliver Foster, London ; Heinemann, Cambridge, Mass. ; Harward University Press, 1926, 4 vol.
- PLUTARCHUS, *Moralia*, eds., W. R. Paton, W. I. Wegehaupt, Lipsiae, In Ædibus B. G. Teubneri, 1925-1978, 7 vol.
- POLYBIUS, *Historiae*, eds. Wilhelm Dindorf, Theodor Büttner-Wobst, Lipsiae, In Ædibus B. G. Teubneri, 1889-1905
- SUIDAS, *Suidae Lexicon*, ed. Ada Adler, Lipsiae, In Ædibus B. G. Teubneri, 1928-1938, 5 vol.
- THUCYDIDES, *Historiae*, ed. H. Stuart Jones, Oxonii, e Typographeo Clarendoniano, 1942, 2 vol.

### Traductions :

- (Flavius) ARRIANUS, « Les expéditions d'Alexandre » in *Essai sur la tactique des Grecs*, traduction par M. M. François-Charles Liskenne ; Jean-Baptiste Sauvan, [Paris], éd. Anselin, 1835
- DEMOSTHENES, *Cœuvres complètes de Démosthène et d'Eschine*, traduction par J.-F. Stiévenart, Paris, Firmin Didot, 1842
- HERODOTUS, *Histoire d'Hérodote*, traduite du grec par P.-H. Larcher, Paris, Lefevre et Charpentier, 1842, 2 vol.
- ISOCRATES, *Cœuvres complètes d'Isocrate*, traduction par Aimé-Marie Gaspard de Clermont-Tonnerre, Paris, Firmin Didot, 1862
- POLYBIUS, *Histoire de Polybe*, traduction par Pierre Waltz, Paris, Garnier, 1921
- THUCYDIDES, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, traduction par Jean Voilquin, Paris, Librairie Garnier Frères, sans date

**Ouvrages :**

- ASIRVATHAM, Sulochana R., « Classicism and Romanitas in Plutarch's "De Alexandri Fortuna aut Virtute" » in *The American Journal of Philology*, 126 1 (2005), p. 107-125
- « His Son's Father? Philip II in the Second Sophistic » in Elizabeth Carney ; Daniel Ogden (eds.), *Philip II and Alexander the Great : Father and Son, Lives and Afterlives*, New York ; Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 193-204
- « Perspectives on the Macedonians from Greece, Rome, and Beyond » in Joseph Roisman ; Ian Worthington (eds.), *A Companion to Ancient Macedonia...*, p. 99-124
- ATKINSON, J. E., *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni*, Amsterdam, J. C. Gieben, 1980-1994, 2 vol.
- BADIAN, Ernst, « Greeks and Macedonians » in Beryl Barr-Sharrar ; Eugene N. Borza, (eds.), *Macedonia and Greece in Late Classical and Early Hellenistic Times*, Washington, National Gallery of Art, 1982, p. 33-51
- BAYNHAM, Elizabeth, *Alexander the Great : The Unique History of Quintus Curtius*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1998
- « The Ancient Evidence for Alexander the Great » in Joseph Roisman (ed.), *Brill's Companion to Alexander the Great...*, p. 3-30
- BORZA, Eugene N., « Ethnicity and Cultural Policy at Alexander's Court » in *The Ancient World*, 23 1 (1992), p. 21-25
- « Greeks and Macedonians in the Age of Alexander. The Source Traditions » in Robert W. Wallace ; Edward M. Harris (eds.), *Transitions to Empire: Essays in Greco-Roman History, 360-146 B.C. in honor of E. Badian*, Norman ; London, University of Oklahoma Press, 1996, p. 122-139
- *In the Shadow of Olympus the Emergence of Macedon*, Princeton, Princeton University Press, 1992
- BOSWORTH, A. B., *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, Oxford, Clarendon Press, 1980-1995, 2 vol.
- *From Arrian to Alexander : Studies in Historical Interpretation*, Oxford, Clarendon Press, 1988
- BOWERSOCK, G. W., *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 1969
- BOWIE, E. L. « Greeks and Their Past in the Second Sophistic » in *Past and Present*, 46 (1970), p. 3-41
- BRUNT, P. A., *Anabasis Alexandri / Arrian*, Cambridge, Mass. ; London, Harvard University Press (The Loeb Classical Library), (1933) 1983-1989, 2 vol.
- BURSTEIN, Stanley, « Greek Identity in the Hellenistic Period » in Katerina Zacharia (ed.), *Hellenisms : Culture, Identity, and Ethnicity...*, p. 59-77
- CARTLEDGE, Paul, *The Greeks : A Portrait of Self and Others*, Oxford, Oxford University Press, 1993

- DANFORTH, Loring M., « Alexander the Great and the Macedonian Conflict » in Joseph Roisman (ed.), *Brill's Companion to Alexander the Great...*, p. 325-346
- ENGELS, Johannes, « Macedonians and Greeks » in Joseph Roisman ; Ian Worthington (eds.), *A Companion to Ancient Macedonia...*, p. 81-98
- FARAGUNA, Michele, « Alexander and the Greeks » in Joseph Roisman (ed.), *Brill's Companion to Alexander the Great...*, p.99-130
- GINDIN, Leonid A., « L'élément -δων, -δον dans les langues anciennes de la partie continentale de la péninsule balkanique » in *Ancient Macedonia III : Papers Read at the Third International Symposium Held in Thessaloniki, September 21-25, 1977*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1983, p. 103-106
- HALL, J., « Contested Ethnicities: Perceptions of Macedonia within Evolving Definitions of Greek Identity » in I. Malkin (ed.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity...*, p. 159-186
- *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997
- « The Role of Language in Greek Ethnicities » in *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 41 (1995), p. 83-100
- HAMILTON, J. R., *Plutarch : Alexander : A Commentary*, Oxford, Clarendon Press, 1969
- HAMMOND, N. G. L., *Sources of Alexander the Great : An Analysis of Plutarch's Life and Arrian's Anabasis Alexandrou*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993
- *Three Historians of Alexander the Great: The So-Called Vulgate Authors, Diodorus, Justin and Curtius*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983
- HARTOG, Francois, *Le miroir d'Herodote : Essai sur la représentation de l'autre*, Gallimard, Paris, 1980
- HORNBLOWER, Simon, « Greek Identity in the Archaic and Classical Periods » in Katerina Zacharia (ed.), *Hellenisms : Culture, Identity, and Ethnicity ...*, p. 37-58
- MALKIN, I., « Greek Ambiguities : Ancient Hellas and Barbarian Epirus » in I. Malkin (ed.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity...*, p. 187-212
- (ed.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Harvard University Press, 2001
- PEARSON, Lionel, « The Diary and the Letters of Alexander the Great » in *Historia*, 3 (1955), p. 429-455
- *The Lost Histories of Alexander the Great*, New York, American Philological Association, 1960
- PÉDECH, Paul, *Historiens compagnons d'Alexandre : Callisthène – Onésicrite – Néarque – Ptolémée – Aristobule*, Paris, Les Belles Lettres, 1984
- PETRE, Zoe, *Ceteata greacă între real și imaginar*, București, Nemira, 2000

- PRONTERA, Francesco, « Sul concetto geografico di Hellas » in Francesco Prontera (ed.), *Geografia storica della Grecia antica: Tradizioni e problemi*, Bari, Laterza, 1991, p. 78-105
- REARDON, B. P., *Courants littéraires grecs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1971
- RHODES, P. J., « The Literary and Epigraphic Evidence to the Roman Conquest » in Joseph Roisman ; Ian Worthington (eds.), *A Companion to Ancient Macedonia...*, p. 23-40
- ROISMAN, Joseph (ed.), *Brill's Companion to Alexander the Great*, Leiden, Brill, 2003
- ROISMAN, Joseph ; Ian Worthington (eds.), *A Companion to Ancient Macedonia*, London, Blackwell Publishing Ltd., 2010
- SAID, Suzanne, « The Discourse of Identity in Greek Rhetoric from Isocrates to Aristides » in I. Malkin (ed.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity...*, p. 275–299
- STADTER, Philip A., *Arrian of Nicomedia*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1980
- *Introduction*, in Hamilton, J. R., *Plutarch : Alexander : A Commentary*, London, Bristol Classical, 1999<sup>2</sup>
- SWAIN, Simon, *Hellenism and Empire: Language, Classicism, and Power in the Greek World, A.D. 50-250*, Oxford ; New York, Clarendon Press ; Oxford University Press, 1996
- WALBANK, Frank W., *The Hellenistic World*, London, Fontana Press, 1992
- « Sources for the Period » in Walbank, Frank W. ; A. E. Astin ; Robert Maxwell Ogilvie ; M. W. Frederiksen (eds.), *The Cambridge Ancient History, Volume 7, Part 1: The Hellenistic World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008<sup>2</sup>, p. 1-23
- YARDLEY, J. C. ; Waldemar Heckel, *Iustinus Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*, Oxford, Clarendon Press, 1997
- WHITMARSH, Tim, *The Second Sophistic*, Oxford, Oxford University Press, 2005
- ZACHARIA, Katerina, « Herodotus' Four Markers of Greek Identity » in Katerina Zacharia (ed.), *Hellenisms : Culture, Identity, and Ethnicity...*, p. 21-36
- (ed.), *Hellenisms : Culture, Identity, and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, Burlington, Ashgate Publishing, 2008